***Prédicateur mandaté : David Charier ;***

***Deutéronome 26 : 1-11 ; 29 : 18-29 ; 17 : 14-20***

Nous entrons dans des “jours redoutables”.

Cette phrase ne fait pas référence à la situation aujourd’hui en Israël et en Palestine. Non, c’est une phrase du livre du *Deutéronome*, dernier livre du pentateuque, qu’on appelle parfois le “testament de Moïse”.

Que dit donc ce livre ? C’est un message que Moïse adresse aux Hébreux, au peuple réuni au seuil de la terre promise où ils s’apprêtent à entrer. Moïse sait, à cet instant du récit, que lui n’entrera pas en Israël : il est un homme de la Diaspora, il est né en Égypte, et il mourra  dans le désert. Il ne posera jamais le pied en terre promise. Mais il adresse dans ce livre des recommandations, des mises en garde, depuis la Diaspora aux hommes et aux femmes qui s’apprêtent à s’y installer.

Bien sûr ces hommes et ces femmes devront être forts et combattre, et lutter et mener des guerres pour s’installer, mais ce n’est pas le message que Moïse leur délivre. À la place, il va, encore et encore, insister sur trois idées, ce qu’on pourrait appeler “la leçon du *Deutéronome*“.

Moïse dit aux Hébreux :  
*Viendra un jour où vous serez tranquillement installés sur cette terre. Viendra un jour où vous aurez une souveraineté sur ce territoire et, à ce moment-là, plusieurs choses vont vous arriver.*

*D’abord*, dit Moïse, *quand vous serez propriétaires terriens, vous devrez absolument récolter les premiers fruits de vos champs et, immédiatement, les apporter au Grand prêtre, les lui donner et vous en déposséder. Et vous devrez alors dire : mon ancêtre était un migrant,*arami oved avi*.*  
Étrange phrase de sédentaire, n’est-ce pas ?, étrange façon de célébrer sa récolte que de s’en débarrasser.

Mais ce n’est pas tout.  
Deuxième message du livre du *Deutéronome* : Moïse dit aux Hébreux *Viendra un jour où vous serez installés sur cette terre. Et vous aurez soudain envie de placer à votre tête un roi, un chef, un leader, exactement comme le font les autres nations. Assurez-vous alors,* poursuit Moïse, *que ce roi ne soit pas trop arrogant. Assurez-vous qu’il n’ait en sa possession ni trop d’argent, ni trop de femmes, ni trop de chevaux.*  
Traduction de cette allégorie : assurez-vous, dit Moïse, que votre chef ne soit pas trop obsédé par son pouvoir, financier ou militaire (représenté ici par les chevaux), ou par le pouvoir politique (symbolisé par les femmes, c’est-à-dire les alliances contractées avec d’autres territoires).

Et puis, troisième mise en garde du livre du *Deutéronome*, et celle-là ne cesse d’être répétée : Moïse dit aux Hébreux *Il arrivera qu’installés sur votre terre, vous deveniez idolâtres, et que vous rendiez un culte à d’autres divinités locales*. Ces divinités cananéennes, dans le livre du *Deutéronome*, portent un nom particulier. On les appelle les *Bealim*. Le culte de Baal est le service d’un dieu cananéen. Oui mais voilà, ce mot, en hébreu, signifie autre chose : *Baal* signifie “propriétaire”. Le culte de *baal*, en hébreu, est donc littéralement le culte de la possession, de la propriété.

Je m’arrête là un instant pour m’assurer que vous entendiez résonner les mots, qui ne sont pas les miens, mais ceux du livre du Deutéronome. Le peuple, aux portes de la terre promise, et nous, aux portes des jours redoutables, nous devons entendre les mêmes choses :  
- toute souveraineté s’accompagne de menaces, tout simplement parce que toute force et toute installation s’accompagne de menaces : la menace de se croire propriétaire, la menace d’idolâtrer la possession, ou la force militaire, ou la puissance financière, ou le culte du chef…  
- et puis, Moïse enseigne, de façon paradoxale et puissante, que la première chose que peut faire un propriétaire sur la terre est d’être prêt à renoncer à une partie à sa propriété, de donner un peu des fruits de son champ, et de se souvenir de sa migration, de son temps au désert, c’est-à-dire de sa fragilité et de tout ce que ses ancêtres n’ont pas possédé.

Et tandis que je relisais ces textes en préparant cette prédication, je ne cessais de penser à ce qui déchire aujourd’hui le peuple d’Israël et ce pays qui nous est forcément cher. La façon dont, pour certains, il faut le reconnaître, le sionisme est devenu synonyme de pouvoir, de puissance, de propriété, et la façon dont un parti d’extrême droite en Israël, aujourd’hui aux commandes de postes-clé, s’est donné un nom étrange : le parti d’Itamar Ben Gvir s’appelle *Otzma Yehudit*, “la puissance juive”. Mais de quelle puissance est-il question ? Où mènera-t-elle exactement Israël dans l’Histoire qui s’écrit aujourd’hui ?

Et voilà comment des leaders politiques affirment aujourd’hui représenter les valeurs juives, défendre un État juif, quitte à ce qu’il ne soit pas démocratique, en habillant leur judaïsme de noms ou de discours qu’on pourrait aisément qualifier de « problématiques » pour une certaine sagesse juive biblique ou rabbinique. Une sagesse de la vulnérabilité et une conscience d’un dialogue nécessaire entre puissance et impuissance.

Et je sais ce que certains diront sans doute : Israël est menacé, et n’a peut-être pas le luxe d’être impuissant, faillible et vulnérable. Il se doit d’être fort, et engagé dans un combat de survie depuis des décennies… Certes et pourtant, par-delà cette menace extérieure, il en est une plus terrifiante encore, celle que nous a déjà enseignée l’Histoire.

Car la situation d’aujourd’hui n’est pas sans précèdent historique. À deux reprises déjà, les Juifs ont connu une souveraineté sur la terre d’Israël et ont érigé une forme étatique, à savoir un pouvoir politique, une continuité territoriale, une armée, et tout ce qui construit une souveraineté pleine et entière.

Il y a près de 3000 ans, fut établie la toute première souveraineté juive en Israël : une continuité territoriale, une armée, un chef on ne peut plus connu. Ce roi s’appelait David. Après avoir vaincu Goliath, il instaure un royaume qui unit les territoires de Judée et d’Israël, et il fait de Jérusalem sa capitale. David règne 33 ans sur Jérusalem, son fils Salomon prend sa suite et assoit son pouvoir pendant 40 ans. Le royaume est puissant. Le fils de Salomon, un certain Rehovoam ou Roboam prendra la suite du leadership – c’est la troisième génération à connaître le pouvoir et l’installation. Sous son règne, les tribus d’Israël se déchirent, le peuple s’affronte… Et voilà qu’en l’espace de deux ans, deux ans seulement, les royaumes de Juda et d’Israël deviennent ennemis et se séparent l’un de l’autre. Fin de la première souveraineté juive sur le territoire complet. Se sont écoulés seulement 75 ans.

Mille ans plus tard environ, s’érige une deuxième souveraineté juive : les rois Hasmonéens règnent sur le pays, les héritiers des Maccabées et de l’histoire de Hanouka. Cette monarchie fondée en -140 de notre ère installa une pleine souveraineté, riche et puissante. Elle durera jusqu’en -63 lorsque, après des combats internes de la population juive, Pompée et les Romains prennent le pouvoir sur Jérusalem. Fin de la souveraineté ; 77 ans se sont écoulés.

Et il faudra attendre 1948 pour qu’une troisième souveraineté voie le jour, celle de l’État d’Israël que nous connaissons aujourd’hui.

La première souveraineté a duré 75 ans, et la deuxième aussi, à 2 ans près.  
Et voilà que la troisième est rongée aujourd’hui par les mêmes affrontements, de mêmes fanatismes qui surgissent, des visions du monde, du judaïsme et du sionisme qui ne parviennent à se réconcilier. Et voilà qu’Israël a 75 ans aujourd’hui, l’âge où toutes les souverainetés précédentes se sont effondrées.

Existe-t-il une malédiction ? Israël est-il tragiquement condamné à répéter un scénario catastrophique ? Les Juifs pourront-ils trouver enfin comment ne pas séparer Juda et Israël, comment ne pas voir s’effondrer une maison qui leur est si chère ?

Un défi nous est posé à tous aujourd’hui. À ceux, bien sûr, qui vivent là-bas et qui doivent trouver comment vivre ensemble, mais aussi à nous qui vivons loin de là, qui avons l’avenir d’Israël à cœur, et qui avons le devoir, me semble-t-il, de faire résonner la voix du *Deutéronome*, celle de Moïse qui, depuis la Diaspora, s’adresse à un peuple en chemin vers l’installation : *Il arrivera qu’une fois installé sur ta terre, tu te croies fort mais que, soudain, tu perçoives tes brisures… Il arrivera que résonnent des voix apparemment irréconciliables, des tribus qui se détestent et aspirent à se séparer, et tu devras alors, plus que tout, chérir non pas la force mais la faille, non pas chercher l’unité, mais respecter les voix dissonantes qui résonnent en ton sein et qui pourront encore trouver un chemin de dialogue.*

C’est ce même enseignement qu’à sa manière, un homme nommé Leonard Cohen, qui n’était pas combattant de l’armée israélienne, est venu faire résonner aux oreilles de soldats israéliens sur un champ de bataille, il y a 50 ans, raconte la rabbin Delphine Horvilleur dont je reprends les mots.

Il y a 50 ans presque jour pour jour allait débuter la terrible guerre qui porterait pour toujours le nom de guerre de Kippour. Israël, encore grisé par les succès miraculeux de la guerre des Six jours, les territoires conquis et la force de son armée, ne s’attendait pas à se percevoir vulnérable, à se trouver désemparé.

À la frontière égyptienne, les combats faisaient rage et, soudain, un homme inattendu a surgi. Il était venu rendre visite aux troupes. Je ne sais pas si vous connaissez l’histoire de cette visite, mais vous connaissez forcément cet individu. Il s’appelait Leonard Cohen. Le célèbre chanteur Leonard Cohen a accompagné sur le terrain les troupes israéliennes. Et c’est là que l’homme qui écrira près de 10 ans plus tard son célébrissime Hallelujah, a composé un autre air que vous connaissez peut-être.  
Cette chanson qu’il a écrite pendant la guerre de Kippour, s’appelle Who by fire?

Elle dit en substance : Who by fire? Qui périra par le feu, et qui périra par l’eau, qui mourra en plein jour et qui une fois la nuit tombée, qui mourra de faim et qui de soif ?, et la chanson lancinante dit encore et encore. Who shall I say is calling ? ce qui signifie en anglais (canadien) “Qui dois-je annoncer ?”

Et ces paroles, les Juifs les connaissent, même s’ils n’ont jamais entendu cette chanson de Leonard Cohen. Ils les connaissent s’ils sont déjà venus à Kippour dans une synagogue. Car ces mots, à peine retouchés, de Leonard Cohen sont tirés de l’office de Moussaf. Dans la prière solennelle du Ounetane Tokef, il est écrit : “À Rosh haShana, l’arrêt est prononcé, et à Yom Kippour, il est scellé”. Et la liturgie hébraïque poursuit ainsi comme dans la chanson de Cohen, “Qui va vivre et qui va mourir ?” ; “Qui par le feu, et qui par l’eau ? Qui en son temps et qui bien avant l’heure prévue ?”

Soyez conscients de votre force, mais aussi de votre fragilité, dit cette chanson. Méfiez-vous de la puissance quand elle vous mène simplement à vouloir écraser l’autre. Car sinon, “Qui dois-je annoncer ?”, quel terrible avenir pourrait bien s’annoncer ?

Bien plus tard, ce même chanteur écrira un extraordinaire *Hallelujah* et bien d’autres chansons qui sont, à mon sens, de véritables prières… Une d’entre elles dit la chose suivante : *There is a crack in everything, that’s how the light gets in…* “Il y a une brisure, une fissure en chaque chose, c’est par là que la lumière se faufile” (Anthem).

Au cœur de l’obscurité des évènements en Israël et en Palestine, au cœur de l’obscurité du monde qui nous entoure, assurons-nous où que nous nous trouvions de laisser un peu de lumière nous traverser, traverser nos doutes et nos convictions.

***CHANT 602 : Oh ! prends mon âme,*** sur l’air de la Hatikva (l’espoir), qui est aujourd’hui l’hymne national Israëlien depuis 1948. Ce fut également le chant officiel de la résistance du [ghetto de Varsovie](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ghetto_de_Varsovie) au début des [années 1940](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ann%C3%A9es_1940).

***Mes enfants ont péri***

Un commentaire rabbinique raconte.

Quand les Egyptiens se sont noyés dans la Mer rouge, les anges ses sont réjouis de la délivrance des enfants d’Israël. Ils ont rassemblé toutes leurs voix et toutes leurs musiques pour faire monter un concert de louange vers le Créateur, le rocher d’Israël, le Seigneur du ciel et de la terre.

Dieu, lui, avait les larmes aux yeux.

Plus les anges jouaient, plus Dieu pleurait.

Les anges l’ont interrogé :

* Pourquoi pleures-tu ? Réjouis-toi, les ennemis d’Israël ont péri !

Le Dieu de miséricorde a répondu en pensant aux Egyptiens :

* Mes enfants ont péri, mes enfants ont péri ! Pourquoi devrais-je me réjouir de la destruction de mes enfants ?

***Philippiens 4.6-9***

Ne soyez inquiets de rien !

Des sujets d’inquiétude, Paul en a pourtant. Il sait de quoi il parle ! Le moins que l’on puisse dire, c’est que sa vie a été particulièrement mouvementée. Quand il écrit cette lettre aux Philippiens, il ‘est pas tranquillement installé chez lui en train de regarder les évènements du monde, il ne médite pas dans un lieu retiré, à l’abri des tourments de ce monde : il se trouve en prison et il attend son jugement : une situation bien peu propice à la sérénité. Oui, Paul sait de quoi il parle pour tout ce qui touche aux soucis et aux inquiétudes. Il a mis en œuvre pour lui même des solutions qu’il propose aux Philippiens.

Alors quelles sont ces solutions ?

Eh bien, ce que Paul propose, ce n’est pas une recette qui ferait appel à nos propres ressources. Il ne nous invite pas à être ingénieux, ni à redoubler d’effort. Non, ce qu’il nous propose est plus simple, et à la portée de tous : il nous propose juste de communiquer. Communiquer, non avec nos semblables qui n’ont souvent pas plus de solutions que nous, mais de communiquer avec Dieu, de prier, de lui faire connaître nos inquiétudes et nos besoins, de lui faire part de ce que nous vivons et ressentons.

Communiquer ne demande pas d’effort. Il s’agit juste de faire part de nos inquiétudes et de nos soucis à Celui qui les connaît déjà. Ce qui change, c’est que nous ne sommes lors plus seuls devant nos préoccupations, mais que nous sommes dans une présence, dans Sa présence.

Notons bien que Paul ne nous dit pas : *Par la prière, faites connaître vos demandes à Dieu, et votre problème trouvera une solution*. Il nous dit : *Par la prière, faites connaître vos demandes à Dieu, et vous aurez la paix de Dieu*. Oui, souvent, lorsque nous prions, c’est dans l’espoir que nos circonstances changeront. Or ce n’est pas cela que Paul nous promet : ce qu’il nous promet, c’est la paix de Dieu. Ce qu’il nous promet, c’est la conviction, l’assurance que de toute façon tout est bien, parce que ce que nous visons n’échappe pas à Dieu, parce que Dieu connaît nos circonstances, et parce que la délivrance interviendra au moment opportun. Il s’agit donc de persévérer à communiquer avec Dieu, à prier, quelles que soient nos circonstances, parce que la paix de Dieu est au-delà de nos découragements.

Alors prenons cette paix que Dieu nous offre, une paix qui ne se fonde pas sur nos sentiments, une paix qui ne se fonde pas sur nos raisonnements, une paix qui ne se fonde pas sur nos circonstances, mais une paix qui se fonde sur cette intelligence divine qui nous dépasse. Et j’ai alors la certitude que nos débats actuels, les conflits internes à nos familles, à nos Eglises, ou les conflits qui secouent le monde deviendront constructifs et positifs.

Amen.

***CHANT 761 : Ecoute Israël.*** Premiers mots de Deutéronome 6.4.